

1.

Jour de fièvre au Grand Mogol

Paris, août 1778

Quelle chaleur ! Faut-il que les dames de la cour soient coquettes pour se presser ainsi au Grand Mogol un jour de canicule !

C'est à peu près ce que pense la jeune Sidonie en se frayant un chemin entre les clientes. Comme hier, comme le jour d'avant, et encore le jour d'avant, le magasin ne désemplit pas. Sous les plafonds dorés, on palpe les satins et les taffetas, on discute du dernier bonnet à la mode, on se renseigne sur les nouveautés.

À Versailles, la saison des fêtes bat son plein. Il s'agit pour chacun et pour chacune d'y paraître à la pointe du chic.

Et c'est ici, en plein cœur de Paris, que tout se joue.

Derrière les comptoirs, les demoiselles de boutique s'affairent pour proposer la guirlande de fleurs ou le volant festonné¹ qui saura plaire. À côté d'elles, infatigables, les ouvrières tirent l'aiguille.

1. Festonné : orné de festons, c'est-à-dire d'une bordure dentelée et brodée.

Même si cela fait maintenant plusieurs mois qu'elle a été embauchée ici comme apprentie, Sidonie ne se lasse pas d'admirer leur rapidité et leur adresse. Entre leurs doigts agiles naissent des merveilles sans cesse renouvelées. Cette garniture de robe, par exemple, alternant franges de lamé, paillettes d'or et feuilles de métal : une splendeur digne des *Mille et Une Nuits*... À cette simple vue, la jeune fille se voit déjà valser dans les bras d'un prince oriental dans des effluves de jasmin.



Surmontant le brouhaha, une voix ferme la rappelle à l'ordre :

– Mlle Sidonie ! Venez me voir.

L'œil toujours en alerte, la maîtresse des lieux trône au milieu de son luxueux atelier, dans un fauteuil un peu surélevé. Le rouge aux joues, l'apprentie trop romantique s'approche, intimidée.

– La comtesse de Tournon attend dans sa voiture qu'on termine son chapeau. Veillez à le lui apporter dès que Mlle Éléonore aura fini d'en fixer les plumes.

Sidonie acquiesce avec vigueur pour témoigner de sa bonne volonté.

Tous les jours, elle remercie le ciel qui lui a permis de travailler chez la plus grande marchande de modes de tout Paris : Mlle Bertin.

La marchande de modes de la reine.

Sidonie a pour elle une vénération sans bornes. Ici, on trime dur, parfois jour et nuit, mais on est plutôt bien traitée. Et surtout, on en apprend tous les jours sur l'art exquis de rendre les femmes plus belles.

Elle va s'acquitter avec empressement de sa tâche quand la voix de Mlle Bertin la cueille en plein vol :

– Attendez !

D'un petit geste du menton, elle désigne la femme élégante qui lui fait face.

– Madame souhaiterait un domino pour son

prochain bal masqué. Demandez à Mlle Véchard de s'en occuper.

Sous son chapeau à étages, la cliente s'empourpre et proteste avec hauteur.

– Si je me suis déplacée jusqu'à vous, Mlle Bertin, ce n'est pas pour avoir affaire à une fille de boutique.

Le regard brun de la marchande de modes se durcit aussitôt.

Sidonie se détourne pour cacher le sourire qui lui monte aux lèvres. Encore une belle dame qui va se faire moucher² par la patronne ! Même si la scène se reproduit plusieurs fois par semaine, la jeune fille ne voudrait rater ça pour rien au monde.

À l'évidence, elle n'est pas la seule. Le bourdonnement de ruche laisse place à un silence tendu. Flairant le scandale, les clientes et les ouvrières se sont tues.

La réplique ne se fait pas attendre.

Tranchante comme le fil d'une épée.

– Estimez-vous déjà heureuse de pouvoir vous fournir auprès de celle qui habille la reine. Si cela ne vous convient pas, la porte est grande ouverte.

Outrée, la cliente se lève avec raideur.

– C'est absolument inouï. Votre impertinence dépasse les bornes. Jamais je n'ai été traitée de la sorte, encore moins par une... une...

2. Se faire moucher : se faire réprimander, se faire remettre vertement à sa place.

Ironique, Mlle Bertin suggère :

– Une roturière³ ?

– Parfaitement, une roturière. Votre succès vous fait oublier de rester à votre place.

À ces mots, la marchande de modes bondit de son fauteuil. Désignant du doigt le portrait majestueux qui orne le mur derrière elle, elle tonne :

– Cette place, c’est sa Majesté Marie-Antoinette qui a jugé bon de me l’accorder. Vous seriez bien inspirée d’imiter votre souveraine, qui sait que la vraie noblesse n’a que faire d’une particule. Ce qui constitue la vraie noblesse, madame, c’est le goût, c’est l’élégance, c’est le style... Toutes choses dont, à l’évidence, vous êtes totalement dépourvue !

Mortifiée, la cliente éconduite se précipite vers la sortie, un mouchoir sur les lèvres. Pendant que les clientes commentent l’incident à mi-voix, Mlle Bertin se rassied et grommelle :

– Celle-là, on n’est pas près de la revoir. Bon débarras !

Sidonie souffle, impressionnée par l’aplomb de sa patronne :

– Vrai, vous ne le lui avez pas envoyé dire !

– Elle n’a que ce qu’elle mérite. Ces femmes-là ne savent rien faire, à part brandir leur titre de noblesse. Et elles voudraient que celles qui travaillent, celles qui inventent, celles qui créent s’aplatissent devant elles...

3. Un roturier, une roturière : personne qui n’appartient pas à la noblesse.

L'apprentie se balance d'un pied sur l'autre, incertaine sur la conduite à tenir. Doit-elle rester sur place pour écouter les confidences indignées de Mlle Bertin ou courir auprès de Mlle Éléonore pour voir si son chapeau est fini ?

Une diversion bienvenue la sauve de ce dilemme.

– Rose, excusez-moi...

C'est Mlle Véchard, la première fille de boutique. Aussi maigre que Mlle Bertin est ronde, aussi discrète que Mlle Bertin est explosive. Elle est la seule à appeler la patronne par son prénom. Présente depuis l'ouverture du Grand Mogol il y a cinq ans, elle a su gagner plus que sa confiance : son amitié.

– Il y a là un vendeur qui demande à vous voir. Il propose des mousselines de coton qui devraient vous intéresser.

– Il sort d'où ?

– Il dit qu'il vient de Bordeaux.

– Il vous a fait une bonne impression ?

Mlle Véchard répond d'un ton facétieux⁴ :

– Il a la taille bien faite et une figure agréable.

– Élisabeth, ne m'énervez pas, vous savez bien que je ne parle pas de ça.

– Je dirais même : une figure *très* agréable.

Comme Rose, Élisabeth Véchard a choisi de ne pas se marier pour se consacrer corps et

4. Facétieux : moqueur, farceur.

âme à son métier... ce qui ne l'empêche pas de taquiner son amie sur son célibat.

Celle-ci renonce à se fâcher.

– Faites-le patienter, je vais le recevoir.

Elle avise Sidonie, qui continue de la manger des yeux avec une admiration fascinée :

– Vous êtes encore là, vous ? Et le chapeau de la comtesse de Tournon ? Filez vite, zou !

L'apprentie détail.

La marchande de modes se tasse légèrement dans son fauteuil. Elle n'a pratiquement pas fermé l'œil la nuit dernière, travaillant d'arrache-pied pour pouvoir donner ce matin ses instructions aux découpeuses et aux tailleurs.

Et quand enfin, elle a soufflé la chandelle, la chaleur étouffante l'a empêchée de trouver le repos.

Depuis des semaines, Paris suffoque, Paris transpire, Paris se liquéfie. Cette canicule semble devoir ne jamais prendre fin.

Et malgré cela, le travail s'accumule. Jamais dans ses rêves les plus fous, Rose n'aurait imaginé rencontrer un tel succès. La reine la réclame et toute la cour veut l'imiter. De Russie, d'Espagne ou de Bohême, les commandes affluent. Le théâtre et l'opéra ne jurent que par ses costumes.

Sans cesse, il lui faut inventer de nouvelles combinaisons de couleur pour le crêpe et le ruban, de nouvelles formes de chapeaux, de nouveaux accessoires...

Sans cesse, il lui faut dénicher les marchands d'étoffe, les couturières, les brodeuses, les chapeliers, les plumassiers⁵, les cordonniers qui pourront lui fournir ce dont elle a besoin pour ses créations.

Sans cesse aussi, elle doit se battre pour faire entrer l'argent dans les caisses. Car sa clientèle passe beaucoup de commandes, mais se montre moins pressée de régler ses factures...

Parfois, comme en cet instant, Rose trouve le fardeau un peu lourd pour ses seules épaules. Mais elle n'a pas le choix : il lui faut continuer à aller de l'avant.

Avec un soupir, elle se redresse, le menton pointé en avant et le dos bien droit, puis fait un signe à Élisabeth. Celle-ci à son tour lève la main pour autoriser le marchand de tissus à s'avancer.

Élisabeth n'a pas menti. Le marchand a belle allure. Des yeux noirs d'un éclat peu commun, des traits réguliers, une bouche spirituelle... Mais Rose a d'autres chats à fouetter. D'un ton sec, elle entre dans le vif du sujet.

– Dépêchons, voulez-vous, je n'ai pas beaucoup de temps. On me dit que vous vendez de la mousseline ?

Devant la fraîcheur de l'accueil, le visiteur renonce aux formules de politesse.

– Oui. Et d'une qualité rare.

Rose esquisse un rictus dédaigneux.

5. Le plumassier est l'artisan qui fabrique les garnitures de plume.

– La qualité que je cherche est de celle qui sied aux reines. Je doute que vos marchandises soient de cet acabit. Enfin... Montrez toujours.

Sans répondre, l'homme saisit la valise qu'il a posée à ses pieds et en sort une pièce de cotonnade blanche qu'il dépose sur le comptoir.

L'œil averti de Rose perçoit aussitôt qu'elle a trouvé ce qu'elle cherche depuis des semaines. Incrédule, elle saisit entre deux doigts le voile délicat qui se déplie en molles ondulations, effleurant sa peau comme la caresse d'une brise d'été. Cette étoffe est d'une légèreté ! Elle ne peut s'empêcher de murmurer :

– Magnifique.

En relevant la tête, elle intercepte le regard ironique du marchand. Même s'il garde le silence, tout en lui crie : « Ne vous l'avais-je pas dit ? »

Agacée, elle reprend son attitude hautaine.

– D'où vient ce tissu ?

– De l'île de Saint-Domingue.

Rose attend la suite. En général, dès qu'on leur donne la parole, les marchands déballetent en même temps que leurs articles un petit discours bien rodé, ronflant et un peu creux.

Mais rien de tel ne se produit. L'homme reste silencieux, plantant son regard d'ébène droit dans le sien. Son attitude dégage une assurance tranquille. Il semble attendre, flegmatique⁶, qu'elle relance l'échange.

6. Flegmatique : qui contrôle ses émotions, qui ne se laisse pas facilement perturber.

Rose est un peu décontenancée. Elle a tellement l'habitude de devoir interrompre le boniment des vendeurs qu'elle ne sait comment réagir à ce mutisme insolite. Mais après tout, cela l'arrange bien. Autant aller droit au but !

– Votre mousseline m'intéresse. Combien la vendez-vous ?

– Vingt-cinq livres l'aune.

La modiste respire. Le prix est raisonnable.

– Pouvez-vous m'en livrer rapidement ?

– Tout dépend de la quantité dont vous avez besoin.

– Disons... trente aunes pour commencer.

– Je peux vous les apporter demain. Si vous les payez comptant.

Rose sursaute. Ce n'est pas l'usage dans la profession. Encore moins avec une marchande de modes de sa réputation. Les fournisseurs, trop contents de travailler pour la modiste de la reine, acceptent tous de n'être payés que plus tard. Mais pour qui se prend ce paltoquet⁷ mal dégrossi tout juste monté de sa province ? Avec un ostensible dédain, elle lâche :

– Vous savez à qui vous parlez ?

Son interlocuteur réplique d'un air tranquille :

– Mlle Bertin, marchande de modes de la reine Marie-Antoinette, de sa Majesté la reine d'Espagne, de la princesse palatine des

7. Un paltoquet : individu grossier, insolent.

Deux-Ponts, celle qu'on n'appelle plus que la « Ministre des modes ». Oui, je sais. Mais je ne vais pas vous mentir. J'ai un besoin urgent d'argent frais. Et vous avez besoin de ma mousseline. Alors...

La franchise de l'individu ne manque pas de panache. Et Rose est la première à faire avancer ses affaires au culot, sans se soucier des usages. Elle aurait mauvaise grâce à reprocher aux autres l'audace dont elle-même use avec ses clientes.

Pour la première fois depuis le début de l'entretien, elle se laisse aller à un petit sourire.

– Revenez demain avec la marchandise, je vais voir ce que je peux faire. En attendant, je garde votre échantillon.

Le marchand aux yeux noirs incline la tête. Au moment où il va prendre congé, la jeune Sidonie resurgit, tout émoustillée⁸ par la nouvelle qu'elle apporte.

– Mademoiselle, la reine vous demande d'urgence. Un cabriolet vous attend au coin de la rue pour vous mener à Versailles.

Rose saute aussitôt à bas de son fauteuil. Les affaires de la reine n'attendent pas. Elle avise la jeune apprentie qui reprend son souffle, accoudée au comptoir.

– Vous n'êtes encore jamais allée à Versailles, je crois ?

8. Emoustillée : de bonne humeur, excitée.

Éberluée, Sidonie secoue la tête en signe de dénégation. Mlle Bertin lui tend la pièce de mousseline d'un geste énergique.

– Il faut un début à tout. Emballez-moi ça précieusement et suivez-moi. Je vous emmène.